

Chaque pièce de la maison était pleine de charme. Elles étaient toutes radicalement différentes et décorées avec goût.

Dans le salon, on se prélasserait sur le sofa dont le tissu d'un vieux rouge était parfaitement assorti au grand tapis oriental ; on profiterait de la chaleur du feu de cheminée tout en se délectant des livres de photographie où les plus beaux paysages du monde étaient rassemblés. Mais en passant dans la cuisine, on oubliait le Montana, les Caraïbes et les Indes, attirés par les divers équipements de la pièce d'une telle modernité qu'on penserait traverser un siècle par la porte. Cette cuisine aurait donné envie aux moins épris des chefs de préparer des viandes et des condiments aux sauces en tous genres et des pièces montées dignes des plus grandes cérémonies.

Mais le coeur de la maison, c'était l'immense jardin botanique - et qui faisait office de bureau et de laboratoire pour son propriétaire, le Dr. Nolan Rosenberg. Cet homme était un biologiste de renom dont les découvertes révolutionnaient son domaine de prédilection. Il était également doté d'une culture incroyable, il avait un don pour la musique et il cuisinait excellemment bien. Il était curieux de tout. Rosenberg était aussi doué avec ses mains qu'avec son intellect. J'ai toujours admiré cet homme, et je ne m'attendais pas à ce qu'il accepte ma proposition d'interview. Aujourd'hui, il me reçoit dans son bureau.

Cela fait une vingtaines de minutes que je l'observe, que je l'écoute et, malgré moi, je suis pas si étonné du brin d'arrogance qui anime ses paroles. C'est bien connu qu'il ne faut jamais rencontrer ses idoles... enfin. Il se lève un moment pour aller chercher quelques photographies dans les dossiers, sur son laboratoire. Alors, j'en profite pour observer ce décor presque irréel. Le toit vitré est un véritable puits de lumière dans lequel évoluent les centaines de végétaux de toutes formes, de toutes tailles et de toutes couleurs. C'est absolument somptueux et, le plus envoûtant dans cet endroit c'est l'atmosphère presque merveilleuse qui y règne, à tel point que tout cela ne semble être qu'une illusion, il y a presque une tension qui s'en dégage. J'ai la sensation que ce décor est aveuglant.

Le docteur m'arrache à mes pensées et il semble maintenant être euphorique - ou bien euphorique, je ne suis pas sûr. J'ai beaucoup de mal à le cerner. Et puis, alors que j'essaye tant bien que mal de l'analyser, je réalise que mon interview a changé de nature : depuis plusieurs minutes je répondais à ses questions sans même m'en rendre compte. Je me sens soudain oppressé. Puis, pour m'encourager à poursuivre notre entretien, il me propose un Cappuccino que j'accepte sans la moindre résistance. Après tout, j'ai visiblement besoin de caféine. Il part un instant, lui et l'influence qu'il a sur moi.

Ma lucidité retrouvée, je fais le tour de la pièce pour y tenter d'y dénicher la fausse note. N'est-il pas étrange que le laboratoire soit impeccable ? Et puis, les plantes sont de sublimes créatures sans le moindre défaut. En fait, cette nature semble superficielle. Et puis, l'armoire vitrée attire mon attention. A quoi pouvaient bien servir tous ces liquides aux étiquettes artisanales ? Je fais un demi-tour et un détail me surprends enfin. La terre au pied des végétaux est parfaitement lisse mais la surface était comme, gondolée. Je m'approche. La terre est humide, riche. J'ai encore un peu de temps, je glisse mes doigts sur la terre. Elle est

dense. J'enfonce ma main. Il y a quelque chose. Je dois creuser. Rapidement, je gratte la surface et je vois un objet verdâtre, jaune.

Je n'y crois pas. Je vois un doigt.

Impossible, je fouille encore.

Il y a des morceaux de chair en décomposition qui tapissent le sol.

Je suis pétrifié. J'ai la nausée. Je dois partir. Non. Je dois être discret.

J'entends le Dr. qui se rapproche.

Je referme le trou. J'essuie mes mains. Je retourne à ma place. Je respire.

L'homme me sert le Cappuccino. Il sent délicieusement bon. Il dégage une odeur de fumé, on sent la torréfaction. Ce parfum calme mon estomac. Je respire. Je goûte et une amertume parfaitement contrôlée m'envahit. Je reprends mes esprits.

Après avoir bu quelques gorgées, je repose la tasse et puis, je m'aperçois qu'un détail a changé : il y a, sur le plan de travail du docteur, une des ces petites bouteilles à l'étiquette manuscrite. Elle est ouverte. En me forçant à l'ignorer, je pose mon regard sur Rosenberg. Je sens la pression remonter, et elle est insupportable. Je dois rester lucide. Le docteur sourit, il a un air de satisfaction malsaine. Soudain, il se lève et attrape le flacon pour me le présenter.

La tension m'envahit.

Respire.

“Curare. Arôme - amertume.

Parfum - empyreumatique.”

Nolan pris la parole et le flacon dans sa main. Il me compta avec un calme insupportable les vertus du Curare. Ce fruit exotique a le don de préserver le corps. Corps humain qui, selon lui, et il semble qu'il ne s'y trompe pas, est un excellent fertilisant et il comporte les nutriments les plus riches. Tout de même, il m'est reconnaissant parce qu'il sait que la douleur d'une paralysie générale est insupportable.

Enfin non, il n'a pas idée. Je lutte contre mes muscles et je m'accroche à mon esprit. Il est juste devant moi. D'un dernier geste, je pousse sa main à son visage. Ma vision se trouble. Dernière image, il a pu goûter à l'amertume.

C'était pourtant bien connu, il ne faut jamais rencontrer ses idoles.